

TABLE RONDE Jeudi 30 octobre

Associer artistes et projet de ville, à l'épreuve du terrain : questionnements, réalisations, joies et peines.

Participants :

Compagnie Le Sablier :

Pascal Dubois, metteur en scène et directeur artistique

Frédéric Saint Pol, comédien et administrateur

Aurélia Géron, médiatrice culturelle

Jean-Marc Verdois, habitant d'Angoulême

Collectif Campement Urbain :

Sylvie Blocher, plasticienne

Alice Caillet, philosophe

François Daune, architecte et urbaniste

Josette Raidit, sociologue

Aline, habitante de Sevrans

Animateur :

Pascal Le Brun-Cordier Sociologue

Présentation

- Pascal Le Brun-Cordier :

L'an dernier a eu lieu ici le débat : « Participation des Habitants : Tarte à la crème ou Volonté Démocratique ». La bonne idée des Rencontres de la Villette a été de poursuivre, cette année, par un débat sur deux des projets présentés l'an dernier.

Nous allons parler de l'espace public, à la fois d'un point de vue matériel, et, au sens figuré, c'est-à-dire de cet espace démocratique et républicain que nous partageons tous.

Cet espace public, disent les urbanistes, est parfois abîmé et a besoin d'être re qualifié. C'est le cas dans les deux projets dont nous allons débattre, d'un côté, celui d'Angoulême, où il s'agit d'une opération de renouvellement urbain et, de l'autre, celui de Sevrans où il y a un Grand Projet de Ville. On sera amené, au cours du débat, à se poser la question de la place de la culture dans ces quartiers. Cet espace public est également lié à la question du lien social entre les individus, au sein ou entre les communautés.

Il sera question de la participation des habitants à ces projets sous des formes diverses, participation à la vie associative, au conseil de quartier, à ce type de projet, mais aussi de désaffection, comme celle de la participation aux élections.

Enfin, ces projets sont très nombreux, depuis quelques années, à être soutenus par les pouvoirs publics, notamment dans le champ de la politique culturelle. Cette politique fut d'abord centrée, dans les années 60, sur les œuvres d'art, puis sur les artistes, dans les années 80, avec Jack Lang. Depuis une dizaine d'années on tente de faire le lien avec les publics, ce dont on parlera.

Compagnie du Sablier

Installée à Angoulême depuis 1994, cette compagnie a développé de nombreuses interventions en milieu urbain, notamment avec les Gaspards qui interviennent théâtralement dans les quartiers.

Nous allons, ici, parler du « Trésor des 850 », projet qui porte le nom que les habitants ont donné à leur quartier. L'îlot Jean Moulin comprend 2200 habitants, et fait partie d'un quartier plus important de la ville d'Angoulême, Ma Campagne, 7500 habitants. Dans ce quartier, qui fait l'objet d'un plan de renouvellement urbain, 360 logements sur 850 vont être détruits.

La Compagnie du Sablier, depuis deux ans, est impliquée dans ce quartier.

Vous allez nous dire ce que le projet était au départ et comment il a évolué.

Tout d'abord, dites-nous pourquoi êtes-vous impliqué dans ce quartier ?

- Pascal Dubois :

La raison en est, sans doute, que c'est le premier quartier sur lequel on est intervenu avec les Gaspards. L'élus à l'urbanisme de la ville d'Angoulême nous a proposé de déposer un dossier de réalisation artistique à l'occasion de cette opération de renouvellement urbain, il y a trois ans. Notre objectif, avec les habitants, était de constituer un trésor, avec des objets, a priori sans valeur, qui auraient « voyagé » avec la famille. Nous enterrons ces objets dans un coffre puis faisons des interviews auprès des habitants sur ce que représente cet objet qu'ils nous donnent. De notre côté, nous habitons le quartier, dans un appartement prêté par l'OPHLM ; il est meublé avec les objets donnés par les habitants ou ceux qui sont trouvés sur le quartier. Les journaux et la publicité, arrivant par la boîte aux lettres, sont une autre matière qu'on utilise en décoration pour faire des touches de couleur sur les murs...

L'opération a commencé il y a un an et demi.

Jean-Marc (*habitant présent au débat*) habite deux étages en dessous de cet appartement de la tour 46, celle qui est la plus significative pour les partenaires.

On apporte des moments spectaculaires, dont 3 spectacles qui auraient dû être montés pendant la période qui précède la démolition de la Tour 46.

On va vous montrer un extrait vidéo du premier spectacle « The Building ». Le deuxième est remis en cause et le troisième va peut-être voir le jour prochainement...

Pascal Dubois commente la vidéo pendant qu'elle se déroule :

Ce projet sera présenté sous forme de jeu interactif entre l'image et la scène.

Nous sommes partis de la Bande dessinée « The Building » de Will Eisner qui se déroule dans le Bronx, et raconte l'histoire d'un immeuble démolé, puis hanté par quatre protagonistes ... Nous avons fait, sur ce sujet, une exposition à la bibliothèque afin que la population puisse prendre conscience de ce qui s'est passé ailleurs... C'est pour nous une autre manière de nous présenter aux habitants en leur faisant entendre qu'on est une compagnie de théâtre et que notre objectif est de constituer des œuvres à partir desquelles on peut se retrouver, retrouver son histoire.

On a présenté aussi aux habitants de quoi était constitué le trésor dans cet appartement qui représente un lieu de vie dans lequel on habite 3 jours par semaine. Au mois de mars 2003, on était en plein boom dans l'installation de l'appartement, il y avait la présence de plusieurs comédiens, celle de la voisine, celle de Jean-Marc qui a installé des placards...

- Pascal Le Brun-Cordier

Qui vient dans cet appartement ?

- Frédéric Saint-Pol :

Deux catégories de personnes : celles qui sont engagées dans des mouvements associatifs et tout un panel de gens qu'on ne rencontre pas dans les espaces publics habituellement et qu'on retrouve dans cet appartement, avec les autres, les voisins.

- Pascal Le Brun-Cordier

Qu'est-ce que vous avez vécu depuis un an dans cet appartement ?

- Aurélia Géron :

Quand on y était plus régulièrement, il y avait des rencontres très fortes, par exemple, celle d'une voisine qui ne voit d'habitude personne et qui est venue nous aider à installer ce lieu ; elle nous a invités chez elle, par la suite, pour prendre le café. Ce sont des échanges humains très simples...

- Frédéric Saint-Pol :

Le tournage a fait évoluer sérieusement l'image de la compagnie sur le quartier. On était un peu considéré comme des barjos ! L'effet caméra attire le public, mais pour l'instant, on reste dans un simple rapport de bon voisinage. Il faut dire qu'on habite moins cet appartement à la suite de quelques problèmes. Un des partenaires institutionnels sur cette opération, celui qui subventionnait une grosse partie du projet ne donne plus d'argent. Il s'agit, dans le cadre de la Politique de la Ville, du Secrétariat Général aux Affaires Régionales.

Ce projet est inscrit sur une durée longue, avec des bilans intermédiaires et, chaque année, un réajustement du projet pour bénéficier de financements complémentaires. En 2002, à la suite des changements politiques, on a eu un nouveau préfet, et des financements sur 2003 qui, bien que programmés avec la COMAGA, la DRAC et les autres partenaires, ne seront pas reconduits. On aurait dû obtenir 70 % de la demande sur la part État, et j'ai appris, par des bruits de couloir, qu'il n'y aurait que 10 %, ce qui mettait le projet à mal. Finalement, on n'a rien eu du tout ! Cela nous oblige à faire un choix, dont celui de l'abandon du projet dans l'appartement et un recentrage sur le spectacle « The Building ». On a dû privilégier le côté spectaculaire, plus lisible auprès des partenaires, et mettre en sommeil une autre vitesse, celle de l'immersion et du rapport à l'intime. Cela dit, on a toujours cet appartement, le travail avec le voisinage demeure...

- Pascal Le Brun-Cordier

Est-ce un choix stratégique, afin de ne pas perdre la totalité des subventions l'année prochaine ? Ou bien, est-ce un choix artistique ?

- Pascal Dubois :

C'est plutôt un choix financier, bien évidemment. On était en train de réaliser le tournage. Mettre l'appartement en sommeil, cela ne nous empêche pas d'espérer trouver des financements pour continuer cette partie du projet l'an prochain, alors que « The Building », la population attend aussi de voir des images... On continue à remplir l'appartement, et j'y passe toujours...

En même temps que des nouveaux projets urbanistiques sont imposés, l'État retire son financement sur une action culturelle qui était prévue différemment, c'est quand même bizarre...

- Pascal Le Brun-Cordier

Ne servez-vous pas d'alibi à un dispositif qui est sensé être participatif, et qui ne l'est pas. En effet, on impose aux habitants des choix urbanistiques sans leur demander leur avis, alors qu'ils sont en train de faire des choses avec vous, d'échanger...

- Pascal Dubois :

Cela ne semble pas pêcher du côté des politiques, mais de l'État qui a donné une orientation, dans le cadre de la Politique de la Ville sur le sécuritaire, et les financements sont allés ailleurs que prévu initialement.

Réactions du public

- Anastassia Politi, Cie Errina :

Cette année, nous sommes intervenus en matière culturelle sur la ville de Louvres, dans le Val-d'Oise, or notre action a été suspendue car la ville a décidé d'investir dans la police et la sécurité.

- A.Boquillon, conteuse :

J'ai peine à croire que, sous prétexte qu'on critique un état de fait, on supprime 70 % du budget d'une troupe ...

- Pascal Le Brun-Cordier

Dans le cas de la Cie du Sablier, c'est l'arbitraire d'un Secrétaire Général à la Préfecture et les réorientations budgétaires qui ont abouti à ce résultat-là...

- Frédéric Saint-Pol :

On nous a alertés, par bruits de couloir, sur cette interprétation négative de notre projet. À la suite de quoi, on a fait une démarche de médiation auprès de la Préfecture qui nous a reçus cordialement, nous a dit du bien de notre projet dont ils n'ont jamais rien vu, mais tout cela n'a servi à rien.

- Pascal Dubois :

La présence de la compagnie, sur cette opération, est pour l'instant comme une grande oreille, mais on va peut-être devenir une grande bouche... On a enregistré toutes les réunions publiques, peut-être qu'on pousse d'ailleurs trop à la roue, mais on a dans l'idée de leur renvoyer, par une nouvelle installation en 2004, ce qui a été dit, ce qu'ils nous ont promis ... Nous aussi, on est citoyens, habitants du 46... Mais, actuellement, on ne se parle plus, tout le monde a la tête dans le sable ; tout le monde a eu des baisses de subventions et l'on ne sait plus trop où l'on va...

- José Richon, Théâtre Terre, St Nazaire :

Je voudrais rebondir sur la question de l'alibi. J'ai l'impression que ce que les élus, le contrat de ville nous demande, se fait toujours dans un rapport de force. C'est toujours la même demande ambivalente, ils veulent qu'on éteigne le feu, mais ils n'ont pas besoin de nous. Comme on a une grande cuillère pour manger avec le diable, quelquefois on arrive à atteindre des personnes, par contre ces gens-là, eux, ils changent de posture. On ne peut que rester nomade, arriver à un moment donné, poser un acte culturel et transmettre un savoir aux autres. Si les gens de ce quartier-là arrivent à créer quelque chose qui va instruire, éduquer et modifier les spectateurs, on aura alors créé un échange de savoir qui est une sorte de révolution au sens mécanique. J'ai l'impression qu'une fois que l'acte est fait, même si les gens sont sortis de leur réserve et développent des projets forts, à ce moment-là, plus personne n'en veut !

- Pascal Le Brun Cordier :

Pas toujours... On le verra avec le projet de Sevrans, je ne pense pas que c'est l'état d'esprit du Maire de Sevrans, mais Campement Urbain nous le dira ... Ne soyons pas si pessimistes ni sur les élus et leur capacité à entendre, ni sur cette puissance de décadence des artistes, cette capacité qu'ils ont à faire émerger des paroles différentes et un autre engagement dans la cité...

J'aimerais revenir sur l'accompagnement du travail de deuil, qui fait partie de ce projet.

- Pascal Dubois :

L'immersion dans le 46 fait qu'on va vivre ce deuil en même temps que les gens. On a une fonction citoyenne dans la société, certes, mais aussi une mission artistique qui est d'un ordre plus individualiste, qui sert à nourrir individuellement chaque personne sur le long terme et pas seulement produire un spectacle ...

- Pascal Le Brun Cordier :

On sait que ce sont souvent des gens qui sont impliqués dans l'associatif ou eux-mêmes militants qui sont plus partants pour ce type d'action. Comment pensez-vous faire pour toucher tous les autres sans qu'il n'y ait pour autant d'injonction participative ?

- Pascal Dubois :

Il y a le fait qu'on soit dans une relation de voisinage classique, avec l'ascenseur qui joue un rôle important... Je vais donner l'exemple d'une petite histoire qui se construit dans l'ascenseur impair de la tour : « Qui pisse dans l'ascenseur ? ». Tous, on se pose la question ! J'en parle avec tous ceux qui empruntent cet ascenseur, c'est une manière de pouvoir échanger, un point d'ancrage pour aller plus loin ...

- Aurélia Géron :

Il y a aussi le porte à porte, le fait qu'on rende visite à toutes les structures du quartier, qui sont des choses très simples mais qui créent des liens entre tout le monde. On fait aussi des expositions de totems au Centre Commercial, sorte de sculptures-trace des Gaspards, et il y a toujours une ou deux personnes de la compagnie qui sont présentes pour parler avec le public.

Campement Urbain.

- Pascal le Brun Cordier

Sevran est une Ville de 46 000 habitants, une des plus pauvres de l'Île de France. Que faites-vous, Campement urbain, dans ce quartier des Beaudottes ?

- François Daune

On va tout d'abord rappeler ce qu'est Campement Urbain. C'est un collectif à géométrie variable où se greffent des gens, en fonction des projets et des désirs. C'est aussi une structure intermittente, en cela qu'on a chacun un autre travail, d'autres activités pour gagner notre vie.

C'est un endroit assez paradoxal où l'on essaye, au mieux, de se confronter à des questions dans un transfert de savoir, un collectif de production où chacun a le droit de parler dans la spécialité de l'autre.

Le projet de Sevran a commencé sur un appel d'offre de la Fondation Evens dans lequel on demandait à un certain nombre d'artistes de travailler en groupe, sur comment la question de l'art pouvait re fabriquer de la communauté et comment, dans ce travail sur la communauté, la collaboration entre des artistes et des gens qui ne le sont pas pouvait produire quelque chose.

On a fait un projet très paradoxal qui était une question sur la reconnaissance de sa propre identité. On parlait de l'idée que la société Française n'était pas très accueillante pour les gens issus de l'immigration, qu'il n'y avait pas beaucoup d'espoir et que cette violence fabriquait le repli communautaire. On s'est demandé comment inventer quelque chose où les communautés reconnaissent le droit d'être singulier. Cette question fondamentale de la reconnaissance de la singularité de chacun est très importante et peut-être la base d'une reconnaissance de l'altérité et, dans cela, peut se déconstruire le comportement communautaire.

On voulait trouver un quartier où il y ait beaucoup de tension urbaine. Ce quartier de Sevran est très paradoxal, lieu de passage du RER B, première station avant Roissy Charles De Gaulle. C'est une ville qui est traversée en son sous-sol par des milliers de personnes venues du monde entier qui ne s'arrêtent jamais. En surface, ce sont des gens qui viennent aussi des quatre coins du monde, mais qui bougent très peu. La station des Beaudottes est une station où il y a beaucoup de violence, dans la mesure où pas mal de gosses de la cité repèrent les touristes venant de Roissy, les dépouillent en gare des Beaudottes, après avoir actionné le signal d'alarme, avant de se disperser dans le quartier. Il faut ajouter à la situation très insécuritaire de la ville deux chiffres : 16 % de chômage et 41 % de logements sociaux.

Notre réponse a été très précise : celle de construire un lieu singulier, très fragile, qui ne serve à rien, qui soit à la disposition de tous, et sous la protection de tous. Un lieu ouvert à chacun pour s'abstraire de la communauté sous la protection de la communauté. Lieu de fréquentation à « une place » pour expérimenter les attraits de la solitude. Un lieu où l'on peut penser à soi, en soi. Un lieu spirituel hors du religieux.

Il n'y a pas eu une grande bienveillance sur l'accueil du projet, mais le Maire de Sevran, un jeune maire communiste de 33 ans, était intéressé par notre travail. Il lui semblait en effet que, dans notre proposition, quelque chose pouvait s'expérimenter qui permettrait, d'une façon ou d'une autre, de renouveler des formes d'action politique.

On a gagné ce concours en janvier 2001, à partir de juillet, Josette Raidit a pris les premiers contacts sur le quartier, puis on s'est lancé dans les premières réunions avec les habitants. Le travail sur la constitution du lieu a réellement commencé en janvier 2003 avec l'ensemble des habitants qui nous ont rejoint, une quarantaine de personnes par réunion.

Extraits du film vidéo

- Sylvie Blocher :

Je vais vous expliquer pourquoi on a fait ce film. Nous avons, depuis que le projet s'est mis en route, des réunions tous les vendredi soirs, où des habitants viennent nous rejoindre.

Il se trouve que nous avons reçu la proposition de montrer ce projet à la Biennale de Venise. Nous étions invités à l'Arsenal, dans la section ZOU « zone of urgency ». Nous étions les seuls européens dans une section où étaient regroupées les recherches artistiques qui étaient en tentative de sortir du monde très fermé des musées.

Pour montrer le film à la Biennale, on avait deux grands écrans tête-bêche, l'un comme l'envers de l'autre... Sur l'un des écrans était projeté un film que j'avais fait pour essayer de toucher plus de

personnes à participer au projet. Pour faire ce film, j'ai demandé aux habitants d'écrire une phrase excessivement personnelle qu'ils accepteraient de donner, que je ferai imprimer sur un beau tee-shirt. La seule condition au tournage était qu'ils aient le courage de porter cette phrase devant la caméra, dans une démarche engagée. Cela a été compliqué pour que les femmes puissent passer à l'image, dans une communauté très musulmane, où, à Sevrans, la position des femmes est tout à fait inouïe. Il y a 117 personnes qui ont accepté d'écrire une phrase, désireuses d'aller à l'extérieur mais réticentes à ce que ce film soit montré aux Beaudottes. C'est un film qui parle de la dignité, ils sont tous irréductibles.

Sur l'autre partie de l'écran, il y avait le documentaire sur le projet en cours.

On nous avait demandé également de construire un lieu de solitude dans la Biennale. La seule entreprise près de Sevrans étant IKEA, nous l'avons contactée et l'accueil a été très chaleureux quant à leur participation au festival de Venise. Je leur ai demandé 6000 verres de camping en plastique afin de construire cet espace. IKEA s'est finalement rétractée à la dernière minute, quand ils ont appris que c'était un projet « Beaudottes » ; le PDG de Norvège m'appelle et me dit qu'il refusait de nous donner les verres, qu'il nous refusait le droit de les acheter, en ajoutant : « these people are non-wanted people, in a non-wanted area » (*ce sont des gens non-désirés, dans un quartier non désiré.*) La seule réponse possible nous a semblé être une réponse politique à IKEA. Nous avons eu le soutien du conservateur de la Biennale. Nous avons trouvé, de notre côté, une entreprise qui nous a fabriqué des verres, nous avons collé une étiquette sur chacun des verres « qui décide de la Beauté ». On a même trouvé ensuite des distributeurs de verre qu'on a installés à la Biennale. On a expliqué cette histoire, disant que, nous, nous étions invités à la Biennale et que les visiteurs, eux, invitaient les habitants des Beaudottes à venir à la Biennale par le biais d'une donation d'un euro par verre. Cela a permis à 24 personnes des Beaudottes d'aller à la Biennale, dont Alice qui est ici. 300 000 visiteurs ont pu entendre cette histoire sur IKEA.

Je voudrais ajouter que la réaction française a été de ne pas en parler dans les journaux. On nous a juste reproché d'avoir fait ce projet, qui ne pouvait pas être considéré comme artistique mais social, avec un quartier de banlieue d'une ville française, partant du principe que ce qui peut arriver là, ce n'est pas chez nous.

La réaction internationale a trouvé, au contraire, intéressant qu'au lieu d'aller voir ce qui ne va pas ailleurs on le fasse dans son propre pays où il y a des enjeux politiques très forts par rapport à ces questions.

Il faut dire que, dans ce film documentaire, tous les politiques sont là, on filme tout, on écrit tout, c'est une matière, une mémoire contemporaine très forte.

Ce film, dont on vous montre un extrait, va passer prochainement à St Denis dans le cadre du FSE. Nous l'avons également projeté à Sevrans. Ce qui pour moi a été le plus important, ce n'est pas qu'il soit passé à la Biennale, mais que les participants acceptent finalement que le film soit projeté dans leur quartier. Nous avons distribué 2000 cartes postales dans les foyers, pour joindre tous les habitants.

- Pascal Le Brun-Cordier :

Je voulais dire quelques phrases que j'aie notées (*inscrites sur les tee-shirts portés par les habitants de Sevrans dans l'un des deux films présentés*) :

- Une jeune femme d'origine antillaise : « Je n'aimerais pas être blanche, mais avoir des couilles. »
- Une autre qui porte son enfant dans les bras : « Je rêve que mon fils aille à l'université »
- Un adolescent a écrit sur son tee-shirt : « La cité c'est la galère, mais on est au chaud ».
- « Je rêve d'avoir des papiers », « je veux voler », « souviens-toi, mon corps », « je veux un mot vide que je puisse remplir », « la beauté de la musique émane de Dieu », « les champs mal cultivés ne donnent pas de bons fruits ».

Alice, vous avez participé à la fois aux réunions et au film. Je voudrais vous demander quelle fut votre première réaction quand Campement Urbain est arrivé à Sevrans ?

- Alice :

Je n'ai pas assisté aux toutes premières réunions, mais, quand on m'en a parlé, j'ai souhaité aller voir. Je pensais qu'ils rêvaient un peu et n'iraient pas au bout, pourtant je me sentais avec eux ; plus ça va, plus j'y crois.

- Pascal Le Brun-Cordier :

Pour revenir au lieu, vous, vous pensiez à un nuage pour incarner cette idée de manière abstraite. Où en est-on aujourd'hui ?

- Alice :

Il y a trois lieux qui ont été repérés. En avançant, on se rend compte qu'il y a des choses qu'on ne peut pas laisser de côté, ce qui fait que l'on continue encore à retenir ces trois propositions. J'ai le

sentiment qu'on avance, même si ce lieu n'est encore qu'imaginé dans notre tête. Ce qui est génial, c'est que s'il prend forme pour moi, il prend forme aussi pour les autres, et à aucun moment on n'oublie que c'est un lieu pour soi, mais aussi pour les autres.

Il y a un lieu qui est situé dans la verdure, un lieu au pied des immeubles des instituteurs, un lieu près de la gare routière...

- Sylvie Blocher

Qui est le lieu du deal... La grande discussion avec les habitants est : « Est-ce qu'on met ce lieu dedans ou sur le bord de la cité ? » ; Il y a la question du fonctionnement...

- Aline Caillet :

... Celle aussi de l'espace public, car dans des lieux retenus, la question d'un véritable espace public reste complètement problématique. Soit qu'il soit un endroit déjà investi, soit qu'il soit à la limite du quartier, une sorte de frontière subjective et n'est alors qu'un espace de circulation.

- Josette Raidit :

Pour nous, la notion d'espace public, c'est un lieu où l'on va se retrouver entre soi de façon sécurisée. Quand on parle de place publique dans les quartiers, on ne parle pas nécessairement d'espace public, ces lieux étant souvent accaparés par des groupes ... On essaye donc réellement de travailler sur cette notion-là, de manière symbolique, dans les réunions qu'on a avec les habitants.

Réactions du public

- José Richon :

Je trouve ce projet très fort. Ce qui me frappe, c'est la personne qui disait « dégager un corps, un esprit, un espace et un temps » au cours de cette visite pour trouver l'endroit qui pourrait être le lieu de la beauté... Je pense que la réponse va finir par s'imposer, mais je crois que trouver un lieu est toujours important, mais est-ce que la démarche, très vivante, n'est pas aussi importante que le lieu à trouver ?

La deuxième chose est sur la façon de porter les mots, cette partie très intense qu'est l'extrait de film. où dans la posture de choisir les mots qu'on porte, dont on n'est pas forcément l'auteur, il y a quelque chose qui m'intéresse énormément.

- Josette Raidit :

Je veux bien répondre sur la pérennité de l'objet, débat qu'on a régulièrement dans le groupe : il est essentiel que cet objet existe. On avance en marchant, c'est vrai, mais il faut savoir que, dans ces quartiers, les gens sont, malheureusement, extrêmement habitués à l'échec et à être déçu. Il n'est pas question pour nous de provoquer un échec de plus ! On veut qu'il existe, mais aussi qu'il dure. Comment va-t-il, après notre départ, être pris en charge par les habitants ?

- Aline Caillet :

La démarche, bien sûr, fait partie du projet, et n'est pas une étape préparatoire. C'est pendant cette démarche que l'intervention politique se joue, car nos réunions constituent déjà un espace public de parole. On est en deçà et l'on interroge le politique de manière plus essentielle, en ceci qu'il ne peut pas y avoir de citoyenneté, de démocratie, de

Respublica, s'il n'y a pas, à un moment donné, une construction de la subjectivité, une préparation et une construction du discours, où l'on est capable de se rencontrer sur un projet commun. Le lien social n'est pas une relation de voisinage ou un lien de proximité, c'est une construction sur quelque chose qui est partagé. Ce que l'on partage avec les habitants c'est précisément ce projet de construire cet espace et c'est ça qui, nous réunissant, est fondamentalement politique.

- Sylvie Blocher :

La préparation est aussi importante que tout le reste. Quand une femme vient, avec un sac-poubelle sur la tête, sur lequel est inscrit : « Il est parti, mais je suis vivante » ... c'est une phrase qui est d'une grande violence, mais, mis sur la place publique, c'est pour moi quelque chose qui fait partie du projet. Je vis un cauchemar avec les travailleurs sociaux qui pensent que rien ne peut marcher, à chaque fois. On a dû les convaincre, tellement ils sont dans un engrenage dans lequel ils sont obligés de gérer quelque chose qui n'avance pas, qui fait que, nous, nous sommes considérés comme des utopistes. On nous a dit : « Votre projet c'est une cerise sur un gâteau d'un repas qu'on ne peut pas se payer » ! J'ai répondu que tout le monde pense au repas et personne ne pense à la cerise.

La cerise, pour moi, c'est l'espace de liberté, l'imaginaire, l'espace où quelque chose peut devenir dangereux pour le politique. Au Conseil Général, on nous a dit qu'après la construction de « notre espace de solitude », on en ferait, plus tard, un centre d'Arts Plastiques !

Tous ces gens qui vivent dans les quartiers, il faut arrêter de penser que s'ils ont quitté leur pays c'est simplement parce qu'ils étaient pauvres ! Les gens que j'ai rencontrés aux Beaudottes ont une éducation inouïe ; ils parlent plusieurs langues, ils réfléchissent. C'est un manque total d'humilité de la part des gens autour de penser qu'il faut faire de l'accompagnement culturel. Il faut, au contraire, mettre la barre très haut pour ne pas faire ça...

- Patricia Osganian :

Compte tenu de ce que vous venez de dire, comment expliquez-vous que vous étiez les seuls européens à la Biennale de Venise ?

- François Daune :

Je crois qu'il y a un ethnocentrisme terrifiant, qui fait qu'on ne regarde pas ce qui se fait ailleurs. Nous, on a été fasciné de voir, à Venise, ce que faisaient des Chinois, des Coréens, des Malaisiens, et pourtant, on était une cinquantaine d'artistes. On n'a pratiquement pas eu de contacts avec un Français.

Je voulais revenir sur l'objet lui-même. Le prix de la Fondation Evens est d'un montant de 50 000 euros, et cette somme est bloquée pour fabriquer cet objet.

- Pascal Le Brun Cordier :

Dites-moi à quoi risque-t-il de ressembler, ce lieu ?

- Alice :

On ne sait pas encore ; on a tous des idées différentes mais il y a des choses qui reviennent : une volonté de voir le ciel, une ouverture, un lieu entouré de verdure, d'eau et qui soit construit en hauteur.

- Pascal le Brun Cordier :

Sera-t-il gardé ?

- Alice

C'est une question qui est en discussion, mais, en tout cas, on le souhaite protégé, mais pas forcément sous la forme d'un gardiennage.

- Josette Raidit :

Oui, c'est le problème ! Aborde-t'on la sécurité du lieu d'un point de vue sécuritaire ou du point de vue de l'accueil ?

- Sylvie Blocher :

C'est toujours l'idée du gardien de phare qui revient. Dans les autres espaces publics de ce quartier, il y a une architecture où tout est ouvert, beaucoup de monde partout, mais il n'y a jamais personne qui soit responsable d'un lieu. Notre idée était de se dire qu'un lieu pouvait avoir une importance, comme une personne, et qu'il pouvait être accompagné, comme par le gardien du phare. L'idée aussi que, quand on était en-bas, on pouvait être accueilli, et que, quand on était en-haut, on y était tout seul . Que l'architecture arrête de se vider de tout, est peut-être une notion importante.

- Pascal Le Brun-Cordier :

C'est un lieu à garder qui vous gardera aussi, un lieu à habiter qui vous habitera aussi. Ce lieu vivra de ces paradoxes, sans doute.

- François Daune :

On ne sait pas encore comment tout ça va se définir... La règle est que, dans ce lieu, on n'y fait rien et l'on s'y rend seul, ça c'est quelque chose qui doit être respecté. Tout cela, on doit le construire. Il y a des gens du groupe, par exemple, qui ont testé le « quand la solitude se transforme en ennui ». On mesure ça avec un chronomètre, avec des gens assis dans les parcs par exemple, et je trouve merveilleux quand on nous dit d'appuyer sur le chronomètre... On a tout le temps des histoires de normes... Le gardiennage, il ne faut pas l'entendre comme le gardien de square qui va chasser les gosses ; l'enjeu n'est pas du tout celui-là. L'enjeu, il est de dire que c'est un lieu qui est fait aussi pour des gens qui ont conscience que la solitude peut leur manquer.

- Alice :

Parfois, on a l'impression de revenir en arrière. Je dirais que le groupe et les idées sont ouverts, même si on a des idées très différentes les uns des autres, chacun a toujours le droit à la parole. Au moment où j'ai entendu parler du projet, se mettaient en place les comités de quartier qui, eux, n'ont pas réussi à se mettre en place, alors que nos réunions sont toujours là. Je crois que, dans ce projet, ce qui est important, c'est que ça ne vient pas d'une volonté politique. Là, on veut quelque chose pour nous, avec nous-mêmes et si on en a envie. C'est vrai que, sur mon agenda, le vendredi soir, jour de la réunion hebdomadaire, ça fait partie de mon planning à moi, c'est mon temps à moi.

- Un jeune homme :

Comment la ville de Sevrans se positionne par rapport à votre projet ?

- Josette Raidit :

On a été très bien accueilli, mais il faut dire qu'on ne demande strictement rien à la Ville en termes de financement, mais, cela dit, ce n'est pas n'importe quelle municipalité qui nous aurait accueillis de la sorte...

- Sylvie Blocher :

Ils relayent les infos dans le journal municipal et nous prêtent une salle. Le maire s'informe très régulièrement de ce que l'on fait. Il y a, dans Sevrans, des groupes constitués très forts, et forcément, quand on arrive dans un quartier, on apparaît comme dangereux. La question est « comment peut-on

dealer avec ça et arriver à travailler, pour que chacun ait un espace ? ». Je pense qu'on n'aurait pas pu faire le projet, au départ, sans M. Bénissi, qui est médiateur des Beaudottes. C'est le monsieur que vous avez vu dans le film et qui parle des quatre éléments ; il y croit, il a une culture incroyable, et, à chaque fois, il a été médiateur auprès des groupes de jeunes. Le Maire, lui, une fois, s'est fait casser la figure, car justement, il essayait d'ouvrir le dialogue avec des groupes constitués, alors que nous, nous restons en dehors de toutes ces instances !

- François Daune

En même temps, devant la violence qui est faite aux femmes, ça oblige à des positions politiques précises. On le voit dans le travail avec le tee-shirt, et aussi dans le travail du groupe. Je crois que ce n'est pas pour rien que les 2/3 du groupe sont constitués par des femmes.

- Patrice Loubier, critique d'art, Montréal :

J'ai vu, dans ce projet, des affinités avec des expériences qui se font chez nous dans les arts visuels. Je trouve ce projet extrêmement fort par son engagement et par la modestie de ses initiateurs, par le caractère élémentaire et très vaste de ce qu'une idée simple peut générer. J'aurais donc trois questions :

- Sur l'idée de proposer un lieu où l'on ne fait rien. Cette idée du désœuvrement, je la trouve audacieuse, dans un sens positif. J'y vois une source de résistance et de création par rapport à ce qu'on vit en Occident. J'aimerais connaître la source qui vous a amené à l'idée de proposer un tel lieu, où l'on pourrait ne rien faire ?
- Quelles sont les modalités d'entérinement des propositions concrètes ?
- Une fois que le lieu sera aménagé, comment va-t-on décider des modalités d'accès ?

- François Daune :

Ces quartiers sont touchés par les emplois précaires, et il y a toujours quantité d'institutions qui se chargent de remettre les gens au travail, alors qu'on sait très bien qu'ils n'auront, s'ils l'ont au bout du compte, qu'un emploi de survie. Il nous semblait important de se dire qu'il y avait cette question du désœuvrement qui pourrait constituer un point de départ d'une idée positive. Ensuite, il y a ce petit texte des Considérations Morales, où Hanna Arendt dit que les nazis ne sont pas responsables car ils n'ont aucune conscience. Elle parle de la conscience comme étant la capacité de penser dans soi, à soi, et que dans ce va et vient, c'est peut-être là-dedans que naît quelque chose qui serait la conscience. Ça, c'est vraiment penser, et cette pensée ne s'applique pas à une transformation du monde, quelque chose qui opérerait, elle s'applique à soi. Si un des enjeux du projet est de considérer que les gens peuvent se constituer en tant que personne, c'est donc qu'ils aient conscience aussi d'être singulièrement eux-mêmes.

- Sylvie Blocher :

Je vais répondre à la question : « Combien de temps on reste dans le lieu ? ». Quand quelqu'un entre dans ce lieu, ça veut dire que c'est occupé... Pour l'instant, la seule réalité forte, c'est qu'il y a un espace public en-bas, et qu'après on monte... Il y en a qui rêvent de montrer très haut avec un ascenseur qui aboutisse à ce qu'on puisse dominer les immeubles, avec une cellule en haut (Moi, j'avoue que j'adorerais ça), et il y en a qui la voit plus bas, mais ce qui est sûr, c'est que quand on est en haut, s'est occupé... C'est bien aussi que tout ne soit pas toujours libre ! Ça fonctionne aussi sur le désir que ça soit libre...

- Patrice Loubier :

Puis le fait aussi qu'il y ait deux espaces : un espace d'accueil, et un espace de retrait.

- Sylvie Blocher :

Oui.

- Josette Faidit :

Il y a eu une réunion où les gens apportaient des dessins ou des poèmes qui leur faisaient penser à ce lieu. Il y a une jeune fille qui nous a proposé un espace où l'on peut être seul à plusieurs ; une sorte de labyrinthe, avec des espaces en recoins, puis, on se retrouverait ensuite à plusieurs, sur une sorte de place centrale, après son moment de solitude...

Sur la façon dont se prennent les décisions, on ne marche pas du tout au doigt levé, mais plutôt à la force de conviction de chacun. Outre le côté financier, tout le monde est amené à défendre très fortement ses positions, pour qu'elles puissent passer... Les grandes décisions n'ont pas encore été prises.

- Sylvie Blocher :

Comment ça va se passer Alice ?

- Alice :

Je ne sais pas, mais pour le moment, ça marche très bien. Il arrive qu'il y ait parfois une idée qui jaillisse et alors, elle plait à tout le monde, et c'est vrai qu'on la retient. On a retenu ainsi les éléments : l'eau ...

- Sylvie Blocher :

Il y a surtout comme un système de poubelles. Chacun a beaucoup d'idées et parfois ça nous met tous d'accord quand on est nombreux à avoir la même conviction. Ils sont parfois durs avec nous, quand ils nous disent qu'il n'y a pas de coin mais que ce n'est pas rond et que c'est à nous de nous débrouiller, nous les artistes ! Ils mettent la barre très haut, mais c'est ça qui est bien ! Jusqu'où peut-on aller de créer un lieu de l'imaginaire qui serait le plus poussé possible, avec une contrainte terrible qui est une somme d'argent définie. C'est une responsabilité esthétique différente : au lieu d'accumuler systématiquement, il s'agit de « comment enlever pour garder les stricts minima nécessaires à quelque chose qui serait commun à tous », alors qu'on est de cultures différentes et que la question de la beauté... C'est sans fin, sauf qu'on veut mettre une fin et le construire, ce lieu. Je ne sais pas s'il va durer, n'empêche qu'il faut aller au bout de l'histoire, sinon, on devient des casseurs de rêves, on devient laid, physiquement...

- Aurélie :

Je travaille dans une association, Opale, qui fait de l'accompagnement aux projets culturels de proximité. Je suis fascinée par le temps que vous mettez à faire mûrir le projet. Je trouve que ça exprime bien où est le problème dans la concertation, c'est vraiment une leçon pour les politiques. Il faut du temps pour que les décisions appartiennent vraiment aux populations. Dans l'exemple de la Cie du Sablier, je pense que, si certaines décisions ont été arrêtées, c'est qu'ils ne voulaient pas prendre le temps d'aller plus loin dans la concertation publique... Ce qui m'étonne, c'est comment on peut tenir les gens à venir sur des réunions, régulièrement, sur une durée si longue ? Le temps de la réalisation du film n'a-t-il pas été un moyen pour tenir les gens en haleine ?

- Alice :

On s'approprie ces moments-là. Moi, si je ne vais pas à une réunion, ça me manque... Ce qu'il y a aussi, c'est qu'on a l'impression qu'ils avancent avec nous. Il n'y a pas de moments prémédités, mais on évolue ensemble, comme ce voyage à Venise qui nous a rapprochés. Après, pendant la réunion du vendredi, il n'y avait plus cette table qui nous freinait, on était un groupe avec toute cette aventure merveilleuse qui se vit autour.

- Aurélie :

Peut-être que le temps où vous avez été ensemble à Venise a permis de souder le groupe ?

- Alice :

Il y a eu, certes, des moments très forts, mais aussi des choses toutes bêtes qui sont là, qui symbolisent... Je me revois devant le film, que j'avais pourtant déjà vu, et pourtant, c'était comme si je le découvrais, c'était merveilleux.

- Aurélie :

Est-ce que tous les gens du groupe de parole sont aussi assidus que vous ? Certains ont-ils abandonné ?

- Alice :

Certains ne sont plus là pour diverses raisons, mais, ce qui est merveilleux, c'est qu'on a l'impression que ceux qui arrivent en cours de route n'ont pas manqué des choses ; il y a toujours ce noyau...

-Sylvie Blocher :

... Je dirais ce noyau dur est de 25 à 35 personnes, d'âge et de cultures différentes. Je trouve qu'en ce moment, bizarrement, il y a plus de gens qui arrivent...

- Josette Faidit :

Par rapport aux gens qui partent, il y en a beaucoup qui sont venus au début et faisaient partie d'associations. On a perdu des militants, qui ont permis certainement le relais, et aujourd'hui, on est vraiment avec des habitants.

- Denis Van Cliff, chargé de mission au Conseil Général :

Je voulais savoir comment, au-delà du groupe, ça raisonne sur la cité, comment vous communiquez avec l'ensemble des habitants de la cité, comment le cercle s'élargit ?

- Sylvie Blocher :

Pour la présentation du film, on a fait un gros effort pour sortir ces cartes postales et les distribuer dans toutes les boîtes aux lettres. On attendait ce qui allait se passer, et en fait, les gens sont venus. Une autre voie, qui représente un temps énorme, c'est le biais des journées portes ouvertes. On a monté notre stand avec une affiche : « Un lieu qui sert à rien pour la solitude »... En fait, les gens s'arrêtent et causent, je ne sais pas pour qui ils nous prennent, mais, notre principe, à chaque fois, c'est l'infiltration. Ça passe par des moments bizarres. Un jour, je suis allée au Centre Social Michelet, pendant un cours de couture... Ça ne se passait pas très bien, mais il a suffi que je répare la machine à coudre qui venait de tomber en panne pour que ça m'ouvre tout un quartier !

Le seul moyen, je crois, est de se laisser aller, il faut accepter d'être ouvert, il n'y a pas de méthode...

- François Daune :

On n'a aucune obligation, on ne peut pas faire plaisir à tout le monde et ce n'est pas notre objectif. On est sur une ligne qui serait celle du désir des gens ; on ne représente personne, et l'on n'a pas besoin de légitimer notre action, on n'est pas mandaté par la ville pour faire ça. On bénéficie de la bienveillance de cette ville, mais on est très libre. De ce point de vue-là, nous ne sommes responsables qu'envers les habitants qui sont dans le groupe et qui se donnent à l'ensemble du quartier.

- Pascal Le Brun-Cordier :

Une machine à coudre, c'est bien connu, ça sert à recoudre le tissu social ! Chez vous, c'est la machine à coudre, là, c'est l'ascenseur !

Sur les idées que vous aviez avant de commencer vos projets, les uns et les autres, qu'est-ce qui a disparu en cours de route et qu'est-ce qui est apparu, que vous n'attendiez-pas ?

- François Daune :

Le sentiment global de Campement Urbain c'est qu'on n'a rien perdu, on a tout gagné.

- Pascal Dubois :

Peut-être la notion de temps puisque au départ on pensait à trois ans et l'on se rend compte qu'il va falloir six à huit ans ! Je pourrais dire qu'on a gagné sur cette notion de temps qui est nécessaire, car on ne peut pas démolir un immeuble comme ça ! Cette notion va peut-être renforcer une notion de résistance pour la parole publique. Ce qu'on a perdu, c'est la confiance dans les institutions, un peu...